Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 12 (1876)

Heft: 9

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

FRIBOURG. 1er Mai 1876.

12e année. No 9.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE. — Pestalozzi, Conférence donnée à Neuchâtel. — Un mot sur la Fédération universelle des instituteurs. — Affaiblissement du Chant populaire, et des moyens propres à le relever. — Correspondance de Francfort. — Chronique scolaire. — Chronique bibliographique.

Pestalozzi.

Conférence de M. le professeur Henri-Adrien Naville donnée à Neuchâtel dans la salle du Grand Conseil, le 29 Janvier 1876.

Dans sa conférence, M. Naville, professeur de philosophie à l'Académie de Neuchâtel, a tracé d'abord à grands traits la vie de Pestalozzi, telle que l'ont mise en lumière des publications récentes et, en particulier, le beau et classique livre de M. Roger de Guimps, l'un des derniers survivants de la génération qui a eu le bonheur de recevoir les leçons directes du premier des éducateurs suisses. Mais la partie neuve de la conférence de M. Naville, c'est l'exposé de la doctrine psychologique de Pestalozzi, par lequel l'honorable conférencier a terminé le tableau de la vie de son héros. Héros, oui ! qu'on prenne cette expression au sens propre ou au sens figuré, car, ainsi que l'a si bien dit Boileau,

« On peut être un héros sans ravager la terre. »

Mais nous laissons la parole à M. Naville, en le remerciant d'avoir bien voulu disposer en faveur de notre feuille de son ingénieux et remarquable aperçu sur la doctrine de Pestalozzi opposée à celle de Condillac.

Voilà, ramenée à quelques-uns de ses traits les plus saillants, la vie de Pestalozzi. Ç'a été, vous le voyez, par excellence une vie de dévouement, une vie dépensée, épuisée au service d'une idée. Cette idée, quelle était-elle ? Le relèvement du peuple, surtout des classes les plus misérables et les plus déshéritées, par une nouvelle méthode d'éducation. Je ne puis pas avoir la prétention de vous exposer en détail cette méthode. Le temps me manque pour cela et j'ai d'ailleurs trop peu d'expérience en pédagogie pour pouvoir parler sur ces matières avec autorité. Je dois me borner à chercher à vous faire saisir le principe central de cette méthode. Ce principe, c'est une certaine manière de comprendre la nature humaine, c'est une doctrine psychologique. Sur ce terrain la pédagogie et la philosophie se rencontrent. Voici en deux mots la doctrine psychologique de Pestalozzi : L'homme, tel qu'il est produit par la nature ou tel qu'il sort des mains de Dieu, porte en lui-même les germes de tout son développement esthétique, intellectuel et moral. Et voici la conclusion pédagogique. Tout l'effort de l'éducation doit tendre à développer par l'exercice ces germes déposés par la nature au sein de l'enfant, ou plus exactement à obtenir de l'enfant qu'il développe lui-même ces germes par le travail et par l'effort personnel. Pour bien entendre cette doctrine, il est bon de la comparer avec deux autres doctrines avec lesquelles elle fait un parfait contraste. L'une, c'est une certaine conception religieuse extrême, d'après laquelle l'homme, incapable par lui-même de rien faire, au moins de rien faire de bon, ne pourrait retrouver la puissance de bien faire qu'en devenant une machine inerte entre les mains de Dieu. Cette conception, qui a eu à certaines époques de nombreux adhérents, en comptait peu à l'époque de Pestalozzi. Les esprits étaient plus portés, en pays de langue française, au moins, vers une autre doctrine qui n'est pas moins contraire à la doctrine de Pestalozzi, celle d'après laquelle l'homme n'est que le produit des circonstances extérieures au sein desquelles se passe sa vie. Vous avez sans doute entendu parler du philosophe français Condillac et de sa statue. Je n'entends pas une statue qu'on lui ait élevée. J'entends la statue qui joue un rôle dans sa doctrine. Condillac, qui vivait au milieu du 18me siècle, par conséquent un peu avant Pestalozzi, et dont les idées ont exercé longtemps et exercent encore aujourd'hui une grande influence, compare l'homme à une statue de marbre, par elle-même inerte, mais à laquelle on don-

nerait les organes des sens, l'odorat, le goût, l'ouïe, la vue, le toucher. Les organes des sens entrent en activité et la statue devient vivante. La statue devient un homme. Ce sont donc les sens qui fournissent la matière de tout ce que cet homme sera. Tout ce qu'il sentira, tout ce qu'il pensera, tout ce qu'il voudra, tout ce qu'il fera, tout ce qu'il sera, résultera des sensations produites en lui par le monde extérieur. Suivant la nature de ces sensations, leur nombre, leurs qualités, il sera stupide ou intelligent, grossier ou capable de comprendre les belles choses, égoïste et dur, ou tendre et généreux. L'homme, en d'autres termes, n'est rien par lui-même. Il n'est que ce que le font les influences qui lui viennent du monde extérieur. Cette doctrine était très répandue dans le public cultivé de langue française à la fin du 18me et au commencement du 19me siècle, c'est-à-dire à l'époque de Pestalozzi. Elle peut nous servir à comprendre la doctrine de celui-ci, parce qu'elle en est précisément le contraire. Tandis que pour Condillac tout vient de l'extérieur, tout va de l'extérieur à l'intérieur ; pour Pestalozzi tout vient de l'intérieur, tout va de l'intérieur à l'extérieur. L'homme n'est pas le produit des circonstances, des choses et des êtres au milieu desquels il vit, l'homme est quelque chose par lui-même. Les circonstances extérieures ne sont que l'occasion du développement des forces intérieures déposées en germe par la nature dans la personne humaine. L'intelligence, la capacité artistique, la vertu, ne viennent pas à l'homme du dehors. Elles gisent virtuellement dès l'origine dans tout individu humain, et il n'est besoin que de l'exercice pour les développer, pour les faire passer de la virtualité à l'actualité.

Cette doctrine n'est pas nouvelle, Pestalozzi ne l'a pas inventée. Elle est ancienne dans l'histoire de la philosophie. Si nous voulons lui donner un nom, nous la désignerons d'une manière générale, et sans entrer dans le détail des distinctions de l'école, par le terme de doctrine spiritualiste. Encore une fois, Pestalozzi ne l'a pas inventée. Elle existait dans l'atmosphère intellectuelle de son époque. Il l'a prise à la philosophie allemande du 18me siècle qui la tenait elle-même de Leibnitz. Il ne l'a pas inventée, mais il lui a prêté l'autorité de son expérience de la nature humaine.

Il a fait plus : il a développé cette doctrine, il l'a complétée par une vue originale et profonde, dont il serait à désirer que notre psychologie contemporaire sût tenir compte et tirer parti. Cette vue est exposée surtout dans un ouvrage de Pestalozzi, le plus important au point de vue théorique, qu'il composa sur la demande du philosophe allemand Fichte ; je veux parler des *Recherches sur la marche de la nature dans l'éducation du genre humain.* L'idée dominante de cet ouvrage qui mériterait un long examen, c'est que non-seulement la nature a fait de l'homme un être qui

est quelque chose par lui-même, mais encore elle a voulu que l'homme développât par le travail personnel, par l'effort sur soi-même, les germes déposés naturellement en lui. — Il y a, selon Pestalozzi, trois natures en l'homme ou mieux trois stades, trois phases par lesquelles il doit passer pour arriver à son plein développement, et ces phases, il les désigne par les noms d'*homme animal, homme social* et *homme moral*. L'homme animal, c'est celui qui est gouverné seulement par ses sensations, par ses appétits. C'est l'homme de Condillac. L'homme social, c'est celui qui est formé par la société, par les usages, par les idées courantes. L'homme moral, enfin, c'est celui qui n'est formé ni par les appétits animaux, ni par les idées et les usages du milieu où il vit, mais qui se forme lui-même par l'effort, par la recherche de son propre perfectionnement. L'homme moral, c'est celui qui se fait lui-même. A proprement parler, il est seul l'homme véritable. L'homme animal et l'homme social ne sont pour ainsi dire que des ébauches, dont le sens ne se révèle que quand le ciseau du sculpteur, c'est-à-dire l'effort personnel les a transformés en quelque chose de supérieur.

Telle est la doctrine psychologique de Pestalozzi. Ceux d'entre vous qui connaissent sa méthode pédagogique, comprendront facilement comment elle en découle. Si le caractère, la destination de l'homme, c'est de se faire lui-même, il est clair qu'il faudra rejeter de l'éducation tout ce qui ne serait que procédé empirique et extérieur. Inculquer des connaissances à l'enfant du dehors, mécaniquement et sans faire entrer en jeu son activité intérieure, c'est n'avoir rien fait. Amener à se développer les forces intérieures déposées par la nature au sein de l'individu humain, c'est tout le but de l'éducation. Pestalozzi a résumé lui-même toute sa méthode pédagogique dans cette image ingénieuse et élégante : En fait d'éducation, il ne sert de rien d'arroser le jardin, car il serait bientôt desséché. Il faut y faire jaillir une source.

Mais j'ai dit que je ne parlerais pas longuement de la méthode pédagogique de Pestalozzi. Il ne me reste pour terminer qu'à dire quelques mots de la conviction qui a été l'âme de toute l'activité de Pestalozzi. Pestalozzi a eu, autant ou plus qu'aucun homme, confiance dans la nature humaine. Il a cru qu'elle allait naturellement au bien, au dévouement, à la vérité. Le mal lui est toujours apparu comme étant surtout le résultat de circonstances défavorables, d'un milieu corrupteur, d'une mauvaise éducation. En tout être humain, il a cru discerner le principe d'un développemeut sain, harmonique, vers le beau, le bon et le vrai, qui ne demande pour se produire qu'un milieu normal et une éducation bien dirigée.

Nul n'a eu plus d'admiration que lui pour l'humanité, non pas

telle qu'elle est, mais telle qu'elle pourrait devenir si les générations nouvelles étaient élevées dans des conditions favorables et pour tout dire, en un mot, selon sa méthode. C'est pourquoi il aimait tant les enfants. C'est pourquoi il se trouvait si heureux à Stanz, au milieu de ces orphelins en haillons. Sous ces haillons, sous cette vermine, il contemplait dans ces yeux d'anges, comme il dit lui-même, l'aurore d'un jour splendide, d'intelligence, de vertu, de dévouement. Sa manière de voir lui donnait, à l'égard des hommes que l'opinion générale condamne le plus sévèrement, une indulgence que les contemporains avaient beaucoup de peine à s'expliquer.

Cette manière de comprendre la nature humaine n'est pas en effet celle de tout le monde. On lui fait des objections qui semblent assez fondées, en se plaçant, soit au point de vue de la doctrine théologique de la chute, soit au point de vue de certaines doctrines philosophiques courantes de nos jours, qui, en Allemagne, s'appellent le pessimisme et en France se rattachent quelquefois à celle de Condillac. Lisez, par exemple, le dernier volume publié par un écrivain français très-spirituel et très savant, M. Taine, sous ce titre : *Les Origines de la France contemporaine :* M. Taine y critique vertement l'opinion de certains philosophes français du 18me siècle, opinion qui, sauf des exagérations dans lesquelles n'a pas donné le pédagogue zuricois, est cependant en somme la doctrine de Pestalozzi ; à savoir que l'homme est bon par nature, et se laisse guider par la raison et les inspirations supérieures. « A proprement parler, dit M. Taine, l'homme » est fou, comme le corps est malade, par nature ; la santé de » nos organes n'est qu'une réussite fréquente et un bel accident.» (P. 312.) Et un peu plus loin : « Les maîtres de l'homme sont, » (par opposition à la raison) le tempérament physique, les besoins » corporels, l'instinct animal, le préjugé héréditaire, l'imagina- » tion, en général, la passion dominante, plus particulièrement » l'intérêt personnel ou l'intérêt de caste, de parti (p. 314). Voilà » quelques-unes des puissances brutes qui gouvernent la vie » humaine (p. 316). » Voilà ce qu'est l'homme et quels sont les mobiles qui le font agir. Cela ne nous fait rien attendre de bon pour la société humaine, à moins pourtant qu'on ne trouve un remède. Ce remède, quel sera-t-il? La réponse ne se fait pas attendre. « Au bout de tous les rouages apparaît toujours le ressort » final, l'instrument efficace, je veux dire le *gendarme* armé contre » le sauvage, le brigand et le fou que chacun de nous recèle, en- » dormis ou enchaînés, mais toujours vivants, dans la caverne » de son propre cœur (p. 316). » Vous l'entendez, on ne peut pas opposer à une thèse une antithèse plus contradictoire. Selon Pestalozzi, l'homme va naturellement au bien, et pour qu'il y aille en effet, il ne faut que lui procurer l'avantage d'une bonne

éducation. Selon M. Taine, l'homme va naturellement au mal. Et pour l'arrêter, l'empêcher de se livrer à ses passions destructives, il n'y a qu'un moyen, un sauveur social, le *gendarme*.

Que conclure? et qui des deux a raison? Je pense que si nous avions le temps d'étudier ensemble cette question, nous arriverions à ce résultat que ni l'un ni l'autre n'a entièrement raison, que l'homme n'est ni aussi bon, ni aussi méchant que cela, et en présence de ces deux affirmations qu'on peut tout obtenir de lui par une bonne éducation et qu'on ne peut rien obtenir de lui que par la force, nous conclurions que

« il n'a mérité
« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Mais si, entre ces deux manières de comprendre la nature humaine, il fallait choisir, pour ma part je n'hésiterais pas à choisir celle de Pestalozzi. Je la crois moins éloignée de la vérité. Je crois aussi qu'elle est meilleure pour la vie. — M. Taine, quand il était jeune, parlait assez légèrement des gendarmes. Je ne veux pas l'imiter. D'abord ce n'est pas prudent. Ensuite, je sais trop qu'il est une foule de circonstances où l'on peut se trouver tout heureux de voir apparaître un uniforme de gendarme. Je respecte donc le gendarme. Mais je crois pourtant qu'une société où il serait considéré comme le seul instrument du progrès et du bien, cette société-là serait bien malade. Si l'on ne peut agir sur les autres que par la contrainte, il y a beaucoup de gens et des meilleurs qui ne voudront plus s'en mêler.

Pour ma vie personnelle, d'ailleurs, la doctrine pessimiste me paraît décourageante au dernier point. Si l'on me dit et me redit que je suis un *sauvage*, un *brigand* et un *fou*, je finirai peut-être par le croire et, qui pis est, par prendre mon parti de n'être que cela. Si l'on me dit, au contraire, non pas que je suis (je sentirais trop que cela est faux) mais que je puis, que je dois devenir raisonnable et vertueux, peut-être que je finirai par éprouver le désir de le devenir en effet et que je chercherai les moyens pour cela. L'essentiel pour vivre et pour bien vivre, ce n'est pas de croire au mal, c'est de croire au bien.

Au reste, entre l'optimisme et le pessimisme, ce n'est pas nous qui trancherons la question. L'humanité ne s'arrêtera probablement d'une manière définitive ni à l'une ni à l'autre de ces doctrines; mais elle donnera la préférence à celle qui aura le plus fait pour son perfectionnement et pour son bonheur. Pestalozzi a cru au bien, et cette conviction lui a donné la force d'accomplir une œuvre immense dont nous sommes loin encore d'avoir épuisé toutes les conséquences bienfaisantes. L'humanité le loue d'avoir cru au bien. Pour juger le pessimisme, elle attend qu'à son tour il ait fait son œuvre.

Un mot sur la question de la Fédération universelle.

En conformité du mandat qu'ils en avaient reçu du Congrès scolaire de Genève, MM. Cambessédès, conseiller d'Etat, et Pelletier, professeur, ont honorablement travaillé à rallier à cette idée la Suisse allemande et ils rappelaient dernièrement au Comité central de la Société des instituteurs suisses, la décision prise au Congrès d'Aarau en présence des délégués du Congrès de la Suisse romande.

La pièce, signée Cambessédès et Pelletier, a circulé auprès des membres du Comité central : Dula à Wettingen, Ruegg à Munchenbuchsée, Lang à Soleure, Fehlmann à Lenzbourg, Rebsamen à Kreuzlingen, et Daguet à Neuchâtel (*). L'opinion de ces Messieurs de la Suisse allemande était que M. Daguet, comme membre du Comité central, représentât la Suisse allemande dans cette affaire. Ce dernier s'en est défendu comme de juste, alléguant qu'il était déjà membre de la Commission de la Fédération et du Congrès de Fribourg à divers titres ; qu'il convenait que la Suisse allemande ait son représentant spécial. Sur quoi, on a désigné M. Lang, recteur de l'école cantonale de Soleure. Mais il est à remarquer que la Suisse allemande ne montre aucune espèce de sympathie pour la Fédération projetée. On n'a rien trouvé dans le Protocole du Congrès d'Aarau, qui fût relatif à cet objet. Le compte-rendu de la fête n'ayant pas paru, il ne reste ainsi aucune trace officiele de la déclaration d'adhésion des instituteurs de la Suisse allemande, qui paraît n'avoir été ainsi qu'un acte de courtoisie pure et simple de la Suisse allemande à l'endroit de sa sœur romande. On ne s'est d'ailleurs pas gêné pour déclarer, au sein du Conseil, l'idée de la Fédération, une « *conception malheureuse* (*eine ungerathliche Idee*) qui n'aboutira pas et » dont l'essai même doit avorter. »

La Commission nommée au Congrès de St-Imier pour travailler dans la Suisse romande, ne paraît pas non plus bien empressée à se réunir et n'a eu jusqu'ici aucune séance. A la veille du Congrès de Fribourg, il faudra cependant bien qu'elle se remue pour faire acte d'existence, donner signe de vie et présenter un rapport quelconque sur la question, ne serait ce que pour la déclarer un idéal impossible à réaliser dans les circonstances présentes, ou comme une utopie généreuse éclose au souffle exhilarant et enthousiaste des Expositions universelles.

Cependant, le principe auquel l'idée de la Fédération universelle doit sa naissance est vrai et ne nous paraît pas aussi utopique

---

(*) La retraite si regrettable de M. Largiader, directeur de l'Ecole normale de Rorschach, et la mort de M. Friess ont réduit à cinq le nombre des membres du Comité central.

qu'aucuns semblent le croire. En dépit de toutes les différences **« que peuvent mettre entre les peuples la nationalité et la di- » versité des méthodes, un fond commun subsiste ; c'est qu'il » n'y a qu'une éducation, comme il n'y a qu'une humanité. »**

Mais l'argent, ce nerf de la paix et de la guerre, manquant aux instituteurs pour faire des voyages et assister à des Congrès lointain, l'idée a d'autres moyens encore de faire son chemin. Ne compte-t-on pour rien les communications qui se font par la voie des livres et de la presse surtout? Ceci nous rappelle que l'*Educateur* a un devoir à remplir, celui de donner à ses lecteurs une *Revue de la Pédagogie européenne,* c'est-à-dire des pays avec lesquels l'*Educateur* est en relations par l'échange de ses numéros et qui embrassent les deux mondes.

A bientôt cette Revue. A. DAGUET.

L'affaiblissement du chant populaire et des moyens de le relever.

Le *Daheim*, feuille allemande de littérature et de récréation illustrée, une des plus répandues de ce grand pays, s'exhalait dernièrement en plaintes amères sur le déclin et l'anéantissement graduel du chant populaire.

Le chant populaire se meurt, dit le *Daheim,* et on pourra dire bientôt qu'il est mort. Savez-vous à quoi le *Daheim* attribue l'affaiblissement et la disparition du chant populaire? Justement à l'institution qui a été imaginée pour en propager le goût et la culture, c'est-à-dire aux Sociétés de chant et à l'exécution des morceaux par des multitudes.

La *Schweizerische Lehrer Zeitung,* après avoir reproduit l'article du *Daheim*, insère des réflexions de M. Thiessing, professeur à Porrentruy, qui nous ont paru très judicieuses. Sans nier ce que peut avoir de fondé l'allégué relatif aux sociétés de chant, l'honorable professeur dit qu'il faut chercher ailleurs la décadence du chant populaire; c'est le matérialisme moderne et la manie de politiquer, c'est-à-dire de s'escrimer en religion comme en politique, et qui ont porté un coup mortel au *Gemüth*, à la joie, au cœur, en un mot. En effet, où il n'y a pas de joie et de bonhomie, il n'y a pas de chansons.

L'auteur de l'article du *Daheim* croit trouver le remède dans l'institution même qui a tué selon lui le chant populaire. Que les instituteurs et les fondateurs ou directeurs des sociétés de chant s'appliquent à éveiller la sensibilité dans les âmes, à l'y entretenir. M. Thiessing répond que les instituteurs peuvent faire beaucoup, mais comme ils ne sont pas les principaux coupables, ce n'est pas à eux qu'il appartient, ni qu'il est possible même de

guérir le mal qu'ils n'ont pas fait. Vivons davantage, dit Thiessing, dans nos familles, moins dans les cafés et les brasseries, rentrons dans un genre de vie simple, patriarcal, pratiquons les vertus bourgeoises et domestiques, au lieu de flatter les passions populaires. Ne sacrifions pas l'éducation à l'instruction, ce Baal de l'école actuelle ; car c'est l'éducation qui fait le caractère et le cœur, et nous pourrons revoir encore de beaux jours et le chant populaire refleurir avec la joie d'autrefois.

M. Thiessing a raison dans le procès qu'il fait à notre âge. Mais reviendrons-nous aux anciennes mœurs ? Et les instituteurs qui ne voient dans l'élève que l'intelligence, auxquels le cœur est indifférent, qui, pourvu que l'élève sache et brille, ne s'inquiètent pas d'autre chose, qui préféreront même un enfant méchant et bien doué à un enfant plein de cœur, mais borné, ces instituteurs (et il en est de semblables dans tous les degrés de l'enseignement) ne continueront-ils pas à mépriser le *Gemüth*, c'est-à-dire la bonhomie, la bienveillance, l'amour, pour ne priser et n'admirer que le *Verstand*, c'est-à-dire l'entendement, l'esprit, l'intelligence? Ces hommes, qui mettent le cœur, le *Gemüth*, avant l'intelligence, n'ont-ils pas été taxés et ne sont-ils encore souvent, à l'heure qu'il est, qualifiés de retardataires par les soi-disant progressistes?

A. Daguet.

CORRESPONDANCE DE L'ALLEMAGNE.

Dans notre Chronique scolaire du 1er avril, nous avons rendu compte du débat qui s'est élevé entre deux des chefs d'école les plus en vue de l'Allemagne, MM. Dites et Stoy, au sujet du conseil donné par le premier aux instituteurs de ne pas se prêter au recrutement de leur corps, tant qu'ils ne seront pas traités plus convenablement. M. Stoy a accusé M. Dittes, comme nous l'avons dit, de vouloir provoquer une *grève* des instituteurs. Nous recevons, à ce sujet, les lignes suivantes de notre ancien élève, ami et collaborateur, M. Xavier Ducotterd, professeur à Francfort sur le Mein et devenu l'un des plus fervents disciples de la doctrine de Herbart, que représente M. Stoy, l'adversaire de M. Dittes. Nous insérons ces lignes par esprit d'impartialité et parce que la question est assez importante pour mériter l'attention des amis de l'école dans tous les pays. La Suisse aussi souffre, et de la pénurie des instituteurs et des causes de cette maladie scolaire. Mais, donnons la parole à notre correspondant :

Francfort sur le Mein, le 9 avril 1876.

« J'ai sous les yeux le texte de la lettre de M. Dittes, ainsi que la réplique, à la vérité un peu verte, de M. Stoy, mais dans laquelle je ne pour-

rais voir une *attaque personnelle* contre M. Dittes. Je ne doute nullement des bonnes intentions qu'a eues ce dernier en conseillant aux instituteurs une grève générale ou d'empêcher que d'autres jeunes gens n'embrassent cette ingrate carrière ; mais, peut-on nier que ce conseil ne soit réellemen mauvais en principe et qu'il n'eût les conséquences les plus funestes, si jamais il venait à être suivi ? M. Dittes pense améliorer la condition de l'instituteur par *un acte de vengeance et par un coup de tête ;* il veut combattre l'ignorance et la démoralisation en favorisant ces deux vices sur la plus grande échelle. Saurait-on, cher directeur, approuver et justifier de tels moyens ? Outre qu'ils sont peu humains et encore moins chrétiens, ces moyens sont psychologiquement faux. Que l'on se figure une commune indépendante, formant un petit Etat à part, dont la population soit ignorante et remplie de préjugés, et les autorités corrompues ou tout au moins remplies d'indifférence ou de mauvais vouloir à l'égard de l'instituteur et de l'éducation en général. L'instituteur, — s'il n'est pas animé de cette noble et sainte ardeur qui fit les Pestalozzi, — secouera la poussière de ses souliers et s'en ira. Bien ! Mais, croyez-vous que cette commune ira rechercher son instituteur ou qu'elle sentira le besoin d'en avoir un autre ? Pas le moins du monde. Au contraire, les habitants se réjouiront de ne plus envoyer leurs enfants perdre leur temps à l'école, et les autorités se féliciteront d'avoir un employé de moins à payer. Une telle commune tombera peu à peu dans la barbarie et arrivera infailliblement à sa dissolution matérielle et morale. Or, ce qui peut arriver dans une petite communauté, peut aussi arriver dans une grande ; un grand Etat peut subir le même procès de dissolution pour en arriver à sa ruine complète. Bref, jamais l'ignorance et la corruption ne se guérissent d'elles-mêmes, ou par la méthode homéopathique que recommande M. Dittes.

M. D. croit « *la pénurie des instituteurs une belle chose, parce qu'elle forcera les Etats à améliorer et à honorer davantage cette position.* » M. D. paraît aussi être de ceux qui voient dans l'Etat le Messie des instituteurs, la source d'où doit nécessairement découler tout bien. Est-ce qu'il méconnaît par hasard la vraie nature de l'Etat ? Ignorerait-il que l'idée d'Etat n'a rien d'absolu et que l'Etat n'est le plus souvent que l'émanation et la fidèle expression du peuple, ainsi que des instincts et du degré de civilisation de celui-ci ?

Peuple ignorant, corrompu et aux instincts grossiers : gouvernement égoïste et inepte, dont l'instituteur n'a rien à espérer. Par contre, si une nation est moralement forte, généreuse et amie des lumières, son gouvernement ne manquera pas de refléter ces mêmes qualités en mesure multiple. Le cas contraire est toujours une anomalie, qui ne tarde pas à disparaître. C'est d'un gouvernement semblable que l'éducateur populaire peut attendre une amélioration de sa condition.

Les premières impulsions civilisatrices et réformatrices viennent, excepté dans des cas rares et providentiels, des individus en particulier, ou d'une

certaine élite de la société, et non de l'Etat ; et, dans la question qui nous occupe actuellement, les premiers moyens d'amélioration de la condition de l'instituteur ne sauraient venir que de l'instituteur, du corps enseignant lui-même, c'est-à-dire de son énergie, de ses convictions, de ses lumières et de son dévouement sincère au bien de l'humanité. Un corps enseignant ne réunissant pas ces qualités ne peut guère gagner les sympathies des populations et émouvoir des autorités indifférentes à la cause de l'éducation populaire ; il pourra encore moins former une génération nouvelle accessible à des idées justes, larges et généreuses. Et c'est pourtant à quoi doivent tendre les principaux efforts des instituteurs, il faut qu'ils élèvent et forment eux-mêmes la génération dont ils pourront attendre leur délivrance.

La carrière éducative fut toujours regardée comme un apostolat, comme une mission pleine d'abnégation et de dévouement ; c'est ainsi que la considéraient les Coménius, les Pestalozzi et les Girard. Jamais ces pères de l'école n'auraient, quelque tristes qu'eussent été les circonstances, encouragé la désertion aux instituteurs. En lisant la lettre de M. D., l'on éprouve un sentiment de tristesse et d'abattement moral, qui vous fait douter de l'humanité et du triomphe final de la bonne cause. Ne vous étonnez donc pas, cher directeur, que M. Stoy, qui est toujours à la brèche pour la défense des vrais intérêts de l'éducation populaire et des instituteurs, s'en soit ému et qu'il ait protesté, en termes énergiques, contre un appel qui doit blesser la conscience pédagogique.

X. D.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Cours de langue française avec de nombreux exercices empruntés aux meilleurs écrivains, par B. Berger, inspecteur de l'enseignement primaire à Paris. Degré supérieur. Ouvrage adopté pour les écoles de la ville de Paris.

M. Berger n'a pas la prétention d'être un novateur dans l'enseignement de la langue française, et il fait bien, car rien au monde n'est plus insupportable que ces auteurs qui se vantent, dès les premiers mots de leur préface, d'avoir trouvé la pierre philosophale, tandis qu'en réalité ils n'ont rien découvert du tout. Lui, au contraire, a suivi le chemin tout frayé : il se borne à prendre chaque espèce de mot, l'une après l'autre, à donner les définitions nécessaires et à les étayer le plus solidement possible par des exemples bien choisis. Mais ce qui frappe en étudiant l'ouvrage dont nous parlons, c'est la précision et la simplicité des définitions, ainsi que le choix heureux des exercices, tous empruntés aux meilleurs écrivains, aussi bien de l'époque actuelle que des siècles passés.

La phonologie, de même que la formation des mots par l'addition des préfixes et des suffixes, est la partie la plus originale et la mieux traitée, ce nous semble, quoique, le plan admis par l'auteur adopté, chaque partie soit travaillée avec le plus grand soin.

M. Berger nous dit qu'il a cru devoir faire une place à l'histoire de la langue, parce qu'elle donne la raison de la plupart des faits qu'on regarde comme des exceptions et des irrégularités ; mais il a rejeté dans de courtes notes, destinées aux élèves les plus laborieux et les mieux doués, les explications empruntées à l'histoire, afin que le cours ne prît pas un caractère qui ne peut convenir à un livre destiné aux écoles primaires.

Nous applaudissons à cette réserve et nous souhaitons tout le bien possible au *Cours de langue française,* qui nous paraît être tout ensemble une œuvre pédagogique et un *livre de bonne foy,* pour emprunter l'expression significative de Montaigne. A. Biolley.

Lectures courantes des écoliers français, à l'usage des écoles des deux sexes, par Caumont.

Ce livre, de 320 pages, écrit en fort bons termes, renferme d'excellentes notions et donne de judicieux conseils sur la *famille,* la *maison,* le *village* et le *pays* de France. Plusieurs morceaux en vers et quelques biographies, celle de Jean Bart, de Jeanne d'Arc, de Bayard, de Bernard de Palissy et de Saint Vincent de Paul, entre autres, rompent, à propos, la monotonie résultant d'une trop longue série de descriptions. Le volume contient aussi des gravures dont l'exécution ne laisse rien à désirer.

En somme, un excellent livre, intéressant et utile, mais qui ne peut être employé comme manuel scolaire qu'en France, à cause des matières exclusivement françaises qu'il traite. Néanmons les maîtres de tous les pays pourront en faire leur profit. A. Biolley.

Le courrier littéraire, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. — Paris, Rue de la Seine, 33, 1876. 20 fr. par an.

Nous avons sous les yeux le premier numéro de cette feuille en 32 pages, plus 3 pages de couverture. Voici le sommaire de cette première livraison.

I. *Quinzaine littéraire* (Académie française, Patin, Didot, Daniel Stern.)

II. *Bibliographie.* Les femmes de la cour de Louis XV. — Les villes mortes du golfe du Lion. — A travers les Espagnes. — Henri Beyle. — L'historien anglais Carlyle. — Essais sur l'Allemagne (en langue espagnole). — Ouvrages de philosophie (en espagnol). — Méline, roman. — *Le Livre des sonnets,* poésie.

III. *Bulletin* des Écrits périodiques. — Études : M. Taine, sur l'ancien régime.

IV. *Bulletin Dramatique* : l'Etrangère, d'Alexandre Dumas fils.

Donner une idée du mouvement intellectuel en France et dans les divers pays, tel est le but des auteurs de ce nouveau Recueil. Certains écrits ne sont indiqués que par une mention rapide pour les signaler à l'attention du public qui veut s'instruire. D'autres font l'objet d'une étude détaillée. Il en est ainsi du livre que M. Taine vient de publier sur les *Origines de la France contemporaine* et où le célèbre écrivain trouve que la France de 89 est allée trop loin dans son œuvre destructrice. Il se livre à une apologie rétrospective de la noblesse et du clergé à laquelle le critique du Courrier, M. Lefèvre, oppose la situation de la France au 18e siècle. Ce dernier croit que le viel édifice féodo-clérico-monarchique n'était pas un abri habitable et possible. C'était déjà au siècle dernier l'idée d'un penseur allemand d'une rare clairvoyance d'esprit, Georges Forster, et du ministre de Prusse, *Guillaume de Humboldt*. Au jugement de ce dernier, le tort de l'Assemblée constituante est d'avoir voulu établir une constitution sur des abstractions. « Une nation, disait le fameux philologue et publiciste, n'est jamais » assez mûre pour recevoir une Constitution systématique, élaborée d'après » les purs principes de la raison. »

L'historien de la civilisation en Angleterre et en Espagne, Thomas Buckle, l'un des publicistes les plus érudits et les plus lumineux de notre temps, a montré par des exemples frappants tirés de l'histoire de ces divers pays, ce que deviennent les lois et les institutions qu'on veut imposer aux nations de haut en bas et auxquelles on n'a pas eu le temps ou la possibilité de préparer les esprits. En détruisant tout le passé sans tenir aucun compte de l'histoire, la révolution bâtissait le présent sur le sable et compromettait l'avenir.

A. Daguet.

Rapport (Jahresbericht) sur le Gymnase de Berthoud, suivi d'une dissertation critique, de Hermann Hitzig, Recteur de cette École, sur le texte de Pausanias. — Chez Haller. Berne.

Le Gymnase de Berthoud se compose d'un Gymnase inférieur de quatre classes et d'un Gymnase supérieur de trois années. Il a été fréquenté pendant l'année 1875-1876 par 181 élèves, dont 78 ont suivi les Cours littéraires et 103 la section réale. Le corps enseignant se compose de 14 membres, non compris 2 maîtres auxiliaires. L'Etablissement, en outre, a un Caissier et un Secrétaire. Il est surveillé par un Comité de 8 personnes, sans parler de l'Inspecteur secondaire, de l'Inspecteur de la Gymnastique et de la Direction de l'Éducation. Le programme, assez réduit dans les classes inférieures, s'accroît en montant, comme de juste. L'enseignement du français nous paraît bien restreint dans quelques classes. On y enseigne la littérature française, d'après le résumé de Weisser (??). Un corps de cadets est attaché au Gymnase de Berthoud.

La dissertation de M. Hitzig est savante et ne s'adresse qu'aux philolo-

gues de profession. Elle révèle l'homme rompu à la langue d'Athènes, à ses tournures et à ses formes en général. Mais que de gens ne savent pas même ce qu'était ce Pausanias dont on leur parle ici, tandis que d'autres croiront qu'il s'agit du fameux général, le vainqueur de Bysance, le traître à sa patrie! A. D.

ÉTATS-UNIS D'EUROPE. — Genève. Journal hebdomadaire du Jeudi, par an, 8 francs.

La *Ligue de la paix* et de la liberté, présidée maintenant par M. Lemonnier, vient de publier le bulletin officiel du meeting et des assemblées qui ont eu lieu à Genève les 12, 13 et 14 septembre 1875. C'est un petit volume de 116 pages contenant des lettres de Garibaldi, de Victor Hugo, de Jacoby, de Frank, de l'Institut, de Patrice Larroque, de Garnier Pagès, etc., etc., des rapports sur la situation actuelle et sur les progrès de la Ligue, enfin divers mémoires intéressants, dont trois relatifs au principe de la neutralité, et un traitant *de la réduction des armées permanentes et de leur remplacement par des milices nationales ou armées territoriales purement défensives* (M. Fauvety).

Le journal de la Ligue, les *Etats-Unis d'Europe,* est maintenant sous la direction d'une Société régulièrement constituée, possédant un capital d'actions de 12,850 fr. auxquels doivent être ajoutés 2,370 fr. de souscriptions volontaires.

La publicité de ce journal est très étendue, puisqu'il faut ajouter à celle que lui font ses abonnés de l'ancien et du nouveau continent, l'échange avec 38 publications périodiques, savoir : 11 en Suisse. 7 en France, 7 en Italie, 4 en Allemagne, 3 en Belgique, 3 en Angleterre et 3 aux États-Unis.

Dans le but de propager les idées fécondes de la Ligue, sur le terrain où elles sont appelées à porter les plus certaines et les plus riches moissons, le comité central vient de réduire de moitié le prix annuel du journal, pour les instituteurs primaires (soit 4 fr. au lieu de 8). Le prix du bulletin est fixé à un franc pour le public.

On peut s'abonner à Genève, rue du Mont-Blanc, 25, chez M. Gœgg, et à Lausanne, chez M. Meyer, libraire, rue Haldimand.

FLORE ANALYTIQUE DE LA SUISSE, VADEMECUM DU BOTANISTE, par P. Morthier, Dr et Professeur à l'Académie de Neuchâtel. — Sandoz et Fischbacher, 1876. Un volume de 453 pages.

Voici le printemps, non pas celui de l'almanach avec ses neiges et ses brises froides, mais le vrai printemps avec le retour des hirondelles, le printemps avec les fleurs et le *Vademecum* du botaniste.

De ces trois pronostics de la belle saison, lequel saluerai-je avec le plus de joie?

L'hirondelle connaît l'hospitalité de nos toits et ne l'oublie pas. La fleur sort de terre sous l'effet de la chaleur solaire, mais quant au *Vademecum*,

qui nous disait qu'il allait réapparaître? La seconde édition était épuisée; qui nous disait que M. le Prof. et Dr Morthier, travailleur infatigable, élaborait une 3me édition, revue et augmentée de la flore analytique de la Suisse?

Au Vademecum du botaniste, nos salutations cordiales, à l'auteur nos remerciements et félicitations, au nom de la botanique et de la science en général.

Amateurs de plantes et étudiants sérieux de la Nature, vous trouverez dans ce petit livre un compagnon savant, sérieux, qui vous accompagnera partout, depuis les rives de notre lac jusqu'aux gorges, aux vallées et aux sommets du Jura, depuis notre grand marais jusqu'aux neiges éternelles de nos Alpes, sans jamais vous induire en erreur, sans jamais vous fatiguer par de longs récits, mais répondant en deux mots à la question que vous lui adressez.

Il me faut pourtant dire ceci: le Vademecum n'est pas bon compagnon avec le premier venu, il faut être initié à son langage pour le comprendre et l'aimer; mais avec un peu de persévérance, de perspicacité, les difficultés qui apparaissent comme des montagnes, se nivellent les unes après les autres, et la lecture, d'abord aride, finit par devenir des plus faciles.

Ainsi dans vos courses, si vous désirez connaître les plantes de votre pays, n'oubliez pas de mettre dans votre poche le Vademecum du Botaniste.

Dr Ph. de Rougemond.

CHRONIQUE SCOLAIRE.

Confédération suisse. — L'opinion publique, dans beaucoup de cantons, s'est prononcée avec force contre l'assimilation des instituteurs aux autres recrues. Au sein du corps enseignant, l'opinion a éprouvé aussi une sorte de revirement dans le même sens. Néanmoins, l'opinion qui veut l'assimilation *complète,* trouve encore des défenseurs, témoin les articles du *Beobachter,* de Winterthour, et la démarche que fait en ce moment le Comité de la Société argovienne des instituteurs et qui, prenant pour devise ces mots : *Droits égaux pour tous, même pour l'instituteur,* et se fondant sur la loi existante, en réclame l'exécution stricte. Le Comité croit que le Conseil fédéral n'en reviendra pas. « Une seule école de recrues, dit la » Circulaire du Comité, équivaudrait à une abrogation de la loi. «

Revient ensuite l'argument maintes fois ressassé que le service militaire fait tomber les barrières et le reproche de former une caste à part, qu'on adresse aux Régents.

« L'enseignement que doit donner l'instituteur, dit le *Beobachter,* ou » observateur pédagogique de Winterthour, ne doit pas consister uni- » quement en exercices des bras et des jambes. Mais il doit réellement » préparer à l'Ecole du soldat, à l'exercice à feu, au service de campagne,

» de tirailleur. Pour les jeunes gens de 16 à 19 ans, les exercices de gym-
» nastique ne suffisent plus. Sans tomber dans la soldatomanie, on doit
» souhaiter que l'instituteur puisse initier ses élèves à la manœuvre. Pour
» ces derniers, peu leur importe de faire une chose ou une autre. »

Par esprit d'impartialité, nous reproduisons les raisonnements de nos collègues argoviens et zuricois. Mais nous n'avons pas besoin de dire que nous ne les trouvons pas péremptoires et que nous croyons encore à l'incompatibilité de l'Ecole et de la Caserne, serait ce pour l'unique raison que le *Beobachter* indique lui-même, quand il dit qu'il pourrait arriver à quelques fanatiques de l'exercice d'échanger le sceptre de l'Ecole pour la lame brillante d'un officier ou le képi d'un instructeur. Ceux-là mêmes qui ne sont pas fanatiques sont trop absorbés, et instituteur ne sera jamais homonyme d'instructeur.

St-Gall. — Le Conseil d'Etat a fixé à fr. 800, sur la proposition du Conseil d'Education, les traitements des instituteurs qui ne sont que six mois en activité et à 1200 fr. au minimum, ceux des Ecoles qui se tiennent toute l'année ou les trois quarts de l'année.

Genève. — Les amis de l'instruction apprendront avec satisfaction que M. Gavard, Secrétaire général de l'Instruction publique et ancien Vice-Président du Comité Central de notre Société, a reçu de la *Société nationale d'Education* de Lyon, une seconde mention honorable, pour un mémoire envoyé au Concours ouvert sur la question suivante : « Préciser ce
» que peut et doit faire l'instituteur primaire, en ce qui concerne l'éducation
» de ses élèves. Indiquer par quels moyens il accomplira le mieux cette
» partie de sa tâche. » Quarante Mémoires avaient été envoyés sur cette question. Le prix a été décerné à M. Rivoire, Directeur d'École normale (Charente-Inférieure). Ont obtenu des mentions honorables : MM. Clerc, instituteur (Seine-et-Oise), Neyiez Constant, instituteur à Paris, Cligny, instituteur primaire, à Châlons sur Seine, et enfin M. Gavard, de Genève.

Erratum.

Dans notre article nécrologique sur M. Frédéric de Rougemont, il s'est glissé une faute grave que nous tenons à rectifier. En parlant des ouvrages de cet homme éminent, nous citions ceux qu'il a composés sur la Religion, *cette grande affaire de sa vie*. L'erreur à laquelle nous faisons allusion consiste à nous faire dire : *la grande affaire des vies*.

Le Rédacteur en chef : A. Daguet.

Fribourg. — Imprimerie Edouard Bielmann.